

Au lieu de se traduire en une doctrine précise de la renaissance, en un système cohérent, les efforts intellectuels partaient en flambées apologétiques ou polémiques : «L'islah algérien lui-même ne fut en gros qu'une polémique contre le maraboutisme et le colonialisme.» Pour se représenter ce qui manquait à tous ces efforts, souligne Bennabi, «il faut se figurer une œuvre de Marx, d'Engels ou de Lénine réduite à sa critique de la société capitaliste, sans regard sur les lacunes de la classe ouvrière, ni ouverture sur la construction de la société socialiste».

La théologie a exercé sur les esprits une double contrainte, privative et répressive. En idéalisant le passé, en minimisant les effets de la décadence, en déresponsabilisant les musulmans de leur sort historique et en les innocentant, en refusant d'adapter les attitudes intellectuelles aux réalités du monde moderne, le salafisme, la théologie et le traditionalisme ont bloqué l'évolution de l'esprit musulman et réduit la renaissance à une apologie des pratiques et des modes de vie du passé. Cette culture qui repousse la causalité et la créativité au profit de l'imitation d'un modèle qui incite au «*tawakul*» (compter sur Dieu) et au «*yaquin* » (quiétisme) ne pouvait que perpétuer des mentalités passives, fatalistes et a-historiques, des mentalités prévenues contre toute idée de compétition, de combat de l'homme pour la conquête de la nature, de volonté de surmonter les défis, de sens tragique, d'esprit d'entreprise... Elle ne pouvait générer que le renoncement fataliste, l'attente du Dernier jour, la négation de toute remise en cause, les interdits et le despotisme ; Dieu règne, le croyant végète ; aux problèmes posés par l'Histoire, la nature et la compétition internationale, cette culture oppose de simples vertus : la solidarité, l'égalité, la justice et la promesse du paradis assuré pour l'éternité ; aux débats intellectuels, elle oppose le consensus des oulamas... Dès lors, la responsabilité de déclencher et de piloter une renaissance ne pouvait être assumée par ceux qui n'en avaient ni l'envie, ni la volonté, ni les moyens conceptuels. Or, c'est vers les oulamas et les organismes en charge des questions religieuses que l'on se tourne chaque fois que le sujet est évoqué, jamais vers les universités, les intellectuels ou les chercheurs, alors qu'en Occident, la Renaissance n'a pas été le fait du clergé, mais de réformateurs à l'esprit ouvert, de savants, d'artistes, de penseurs, de philosophes et de dirigeants politiques. Mais il n'y a pas que le mouvement réformiste à incriminer dans l'échec de la renaissance. Il y a son frère jumeau, le courant moderniste, qui y est pour beaucoup. Bennabi se penche sur les circonstances de sa formation : «En découvrant le monde musulman, l'Europe était loin d'y apporter toute son âme ni d'avantage toute sa civilisation, sauf en ce qui concerne les commodités immédiates du colon. Sur le plan "indigène", elle avait toutefois apporté ce qu'on appelle l'école indigène, et c'est de ce très petit apport que le mouvement moderniste du monde musulman devait partir. L'"école", sur le plan du modernisme, fait pendant à la medersa sur le plan de la réforme. La medersa a diffusé une pensée islamique relativement rajeunie, tandis que l'école introduit des éléments culturels nouveaux dans le monde musulman. La première aura opéré une rupture avec le passé post-almohadien, la seconde établira un contact avec la pensée occidentale... D'autre part, le petit musulman qui va à l'école indigène est le frère de celui qui va à la medersa : les mêmes habitudes mentales,

la même hérédité sociologique, qui marquaient le mouvement réformateur, vont, par conséquent, marquer aussi le mouvement moderniste, mêlées à des éléments nouveaux, emprunts livresques ou empiriques à la vie européenne vue de l'extérieur... Depuis des siècles, l'esprit musulman était incapable d'aller au-delà de la pelure des phénomènes ; il ne comprend plus mais apprenait le Coran ; après avoir jugé, grosso modo, de l'utilité des "produits" européens, il n'allait pas se mettre à les critiquer. Les valeurs se discutent, mais les objets s'utilisent ; on ne s'inquiète pas de savoir comment ils ont été créés, mais de savoir comment les acquérir. Ainsi se dessinait la première étape de la modernisation du monde musulman qui adoptera des formes sans leur contenu. Cette disposition amorça une évolution entropique qui n'accroissait pas ses moyens mais ses seuls besoins... Apparente évolution qui masque souvent une simple transformation du contenu post-almohadien d'une forme archaïque à une forme moderne... Le mouvement moderniste ne reflète en fait aucune doctrine précise.

Bennabi note que dans le processus de la civilisation occidentale Saint Thomas d'Acquin a joué le rôle d'épurateur de la culture européenne qu'il a dégagée des influences philosophiques musulmanes — en combattant l'averroïsme — et Descartes celui de la connecter à l'esprit scientifique en introduisant dans son esprit la méthode et la preuve.

C'est qu'en réalité il ne cristallise qu'un engouement. Sa seule voie précise est celle qui conduit l'homme musulman à n'être que le client et l'imitateur sans originalité d'une civilisation étrangère qui ouvre plus volontiers les portes de ses magasins que celles de ses écoles.» (*Vocation de l'islam*).

Antérieurement à la publication de *Vocation de l'islam*, Bennabi avait écrit dans un article : «Ce mouvement ne traduit pas un effort de construction mais une simple accumulation. Le modernisme musulman ne construit pas une civilisation, mais en entasse les matériaux seulement : ici un médecin, là un phonographe, ailleurs un ingénieur, autre part un appareil de radio.»⁽³⁾

Au plan politique, le post-almohadien que Bennabi a décrit sous l'aspect d'un être végétatif lui semble avoir ressuscité sous les traits du «moderniste» : «L'être ambigü qui n'avait plus sa bouchée de pain s'en émut, et il poussa un pseudopode vers une proie imaginaire qu'il appela "le droit". Ainsi naquit la "boulitique", pseudopode d'une société qui avait faim mais qui n'avait plus rien pour satisfaire son besoin de nourriture.» Implacable, il poursuit : «Le mouvement moderniste n'est pas orienté vers des actes et des moyens, mais vers des modes, des goûts et des besoins. Quand ses représentants imputent au colonialisme leur propre inefficience, on a l'impression qu'il s'agit surtout pour eux d'un alibi, et qu'ils cherchent à fuir leur véritable responsabilité.

D'ailleurs, ce faux-fuyant est aussi employé par le mouvement réformateur qui ne cherche pas davantage les causes internes de ses insuffisances, se contentant de les imputer aux pouvoirs politiques étrangers. Les uns et les autres n'ont pas le souci de remédier à leurs lacunes, mais seulement de les masquer aux yeux du peuple...»

Mais Bennabi est honnête. Il reconnaît à ce mouvement son principal mérite, celui d'avoir fait bouger les esprits et écrit : «Sur

le plan intellectuel, si le mouvement moderniste n'a pas apporté — faute d'un contact réel avec la civilisation moderne et d'une rupture effective avec le passé post-almohadien — les éléments d'une culture, il n'en a pas moins donné naissance par ses emprunts à l'Occident à un courant d'idées, discutables sans doute, mais qui ont l'avantage de remettre en question les critères traditionnels.» Il ne nie donc pas l'apport positif du courant moderniste qui a «réussi à cristalliser une conscience collective qui manquait dans les pays musulmans depuis Sif fin, et constitué dans ces pays la flèche indicatrice qui désigne, sinon le but essentiel, du moins certains buts plus ou moins pratiques, susceptibles d'arracher les masses musulmanes à leur indifférence et à leur stagnation» (*Vocation de l'islam*).

L'échec de la renaissance n'a pas seulement privé les musulmans de la solution à leurs problèmes, il a compliqué la situation antérieure : «On a ainsi l'impression que des forces jusque-là inertes ont été libérées sans qu'une place ou un rôle leur ait été assigné. Le monde musulman moderne est agité,

mais comme un vase clos, une cornue d'alchimiste où les réactions qu'on provoque ne sont rapportées à aucune loi définie. C'est le drame du mouvement qui veut se libérer de l'apathie, de l'esprit luttant contre son incohérence, de l'homme qui s'est réveillé et ne sait pas encore ce qu'il doit faire... Aujourd'hui, le monde musulman est un produit mixte de résidus hérités de l'époque post-almohadienne et d'apports culturels nouveaux du courant réformateur et du courant moderniste. Ce produit n'est pas le résultat d'une orientation réfléchie ou d'une planification scientifique. Il s'agit d'un composé mixte d'archaïsmes indécantés et de nouveautés non filtrées. Ce syncrétisme d'éléments de différentes époques, de différentes cultures, sans aucun lien naturel ou dialectique, a engendré un monde qui a la tête en 1949, les pieds en 1369, et qui porte dans ses entrailles toutes les époques intermédiaires...» (*Vocation de l'islam*).

Le fourvoiement du mouvement de renaissance musulmane a débouché sur une inhibition derrière laquelle Bennabi distingue les facteurs qui se rattachent à la question des emprunts qui posent un problème d'ordre bio-historique, et ceux qui concernent l'attitude du musulman à l'égard des problèmes auxquels il est affronté et qui posent un problème psychologique : «Depuis un siècle, la société musulmane se trouve en face du problème des emprunts : portée par le mouvement même de sa renaissance à toutes les innovations et à tous les emprunts, elle est en même temps paralysée par son traditionalisme» (*Vocation de l'islam*).

S'agissant du premier facteur, il reconnaît qu'il existe naturellement dans toute société des éléments traditionnels à côté d'éléments empruntés à d'autres cultures. Mais, pour être assimilables, ces emprunts doivent être traités afin de devenir compatibles avec le sujet receveur. C'est que la vie sociale est

commandée, comme la vie organique, par des lois semblables à celle qui régit la transfusion sanguine. En vertu de cette loi, les éléments sociologiques qui caractérisent des cultures différentes ne sont pas tous et toujours interchangeables : «Les éléments sociologiques nouveaux ne sont assimilables par la société qui les emprunte que dans certaines conditions déterminées : un besoin impérieux ou un impératif supérieur. Or, la société musulmane, depuis un demi-siècle, n'a pas tenu compte de ces conditions. Elle a fait des emprunts sans aucun critère, sans aucune critique, un peu par contrainte et surtout par snobisme et par carence de l'esprit. La confusion et le désordre qui règnent dans le domaine politique sont le résultat d'un mélange d'idées mortes, résidus non décantés, et d'idées empruntées, d'autant plus dangereuses qu'elles se trouvent déplacées de leur contexte historique et rationnel : le cadre européen... La décantation de ce qui est mort et le filtrage de ce qui est mortel constituent cependant le travail de base d'une véritable renaissance» (*Vocation de l'islam*).

Bennabi note que dans le processus de la civilisation occidentale Saint Thomas d'Acquin a joué le rôle d'épurateur de la culture européenne qu'il a dégagée des influences philosophiques musulmanes — en combattant l'averroïsme — et Descartes celui de la connecter à l'esprit scientifique en introduisant dans son esprit la méthode et la preuve. La renaissance musulmane n'a pas posé son problème en termes de civilisation, «au niveau de ses fondements, de son vouloir et de son pouvoir, mais au niveau de ses produits».

C'est ainsi qu'elle s'engagea sur la voie du choséisme et de l'entassement : «Au lieu d'entreprendre l'édification d'une civilisation, on a voulu accumuler ses produits. L'œuvre de la renaissance musulmane n'a pas été une construction, mais un entassement de matériaux. Ce n'est donc pas faute de moyens, mais d'idées que la renaissance du monde musulman s'étale sur tout un siècle déjà sans être parvenue encore au résultat que d'autres sociétés, parties du même point, ont atteint.»

Passant en revue les causes de l'échec de la renaissance musulmane, Bernard Lewis parviendra plus tard aux mêmes conclusions que Bennabi sur certains points, écrivant : «A l'époque de sa grandeur, le monde musulman méprisait les autres civilisations et ne voyait rien à leur envier ou à apprendre d'elles. Les musulmans répugnaient à visiter les pays "infidèles", ils ne s'intéressent pas à leur langue, à leur littérature et à leurs idées philosophiques ; ils ne traduiront pas vers les langues en usage chez eux (arabe, turc, persan) les grandes productions de l'esprit occidental entre le XII^e siècle et le XIX^e siècle, se limitant aux ouvrages de technique militaire ; ils cherchent à partir du XVIII^e siècle à acquérir les techniques occidentales mais pas leurs idées sociales et politiques ; ils pensent que la modernisation est détachable de l'occidentalisation ; ils ne révisent que très tardivement leurs législations sur l'esclavage et les étrangers ; ils répugnent à renouveler leurs institutions politiques, préférant pérenniser le despotisme ; les femmes ne sont pas intégrées à la vie sociale...» Toutes ces critiques sont fondées, malgré le parti pris anti-arabe et anti-musulman notoire de l'orientaliste anglo-américain.⁽⁴⁾

N. B.
Jeudi prochain : PENSÉE DE MALEK BENNABI : 24) Les oulamas algériens.

1) Edward W. Saïd : *Des intellectuels et du pouvoir*, Ed. Marinoor, Alger 2001.
2) Op.cité.
3) *A la veille d'une civilisation humaine ?*, la RA du 1^{er} juin 1951.
4) Un article publié en août 2005 par *Le monde diplomatique* sous la plume d'Alain Gresh nous présente cet «orientaliste» en ces termes : «Comme Janus, le dieu romain, Bernard Lewis a deux visages. Universitaire britannique installé aux Etats-Unis en 1974, il a publié d'innombrables ouvrages sur le monde musulman. Il s'est distingué par son soutien sans faille à la politique israélienne... Depuis l'accession de M. George Bush à la présidence des Etats-Unis, il est devenu un conseiller écouté, proche des néoconservateurs, notamment de M. Paul Wolfowitz. Celui-ci, alors qu'il était secrétaire d'Etat adjoint à la défense, lui rendait un vibrant hommage lors d'une cérémonie tenue

en son honneur à Tel Aviv en mars 2002 : "Bernard Lewis nous a appris à comprendre l'histoire complexe et importante du Moyen-Orient et à l'utiliser pour nous guider vers la prochaine étape..." Un an plus tard, Bernard Lewis "guidait" l'administration vers sa "prochaine étape" en Irak. Il expliqua que l'invasion de ce pays ferait naître une aube nouvelle, que les troupes américaines seraient accueillies en libératrices... Ce combat de Bernard Lewis, les comptes rendus de ses œuvres en français le passent souvent pudiquement sous silence... Au lendemain de la guerre de Suez (1956), le Proche-Orient est en ébullition. Le nationalisme arabe s'affirme partout avec force. L'islamisme politique est marginal. Pourtant Bernard Lewis voit la volonté des peuples arabes de se libérer de la présence occidentale non comme un fait politique, mais déjà, comme une hostilité à la culture occidentale. Imperturbable, dédaigneux des change-

ments qui bouleversent la région, il reprend son idée fixe de choc des civilisations en 1990... En résumé, "ils" ne nous aiment pas, non à cause de ce que nous faisons, mais parce qu'ils rejettent "nos" valeurs de liberté, parce que depuis deux siècles "ils" ont perdu leur puissance. Comment expliquer la nationalisation de la Compagnie du canal de Suez par Nasser en 1956 ? Par la haine musulmane de l'Occident... La chute du Chah d'Iran et la révolution de 1979 ? Par la haine de l'Occident... Les révoltes répétées des Palestiniens face à la dépossession de leurs territoires ? Par la haine de l'Occident... La résistance en Irak ? La haine de l'Occident... Comment comprendre le conflit du Kosovo ou de Bosnie ? Par le refus des musulmans d'être gouvernés par des infidèles... Etrange historien dont les survols ignorent les faits concrets, le pétrole, l'exil des Palestiniens, les interventions occidentales...»